Document generated on 04/25/2024 12:59 a.m.

L'Inconvénient

L'INCONVÉNIENT
littérature, arts et société

L’inquiétude à l’égard du pays

Olivier Maillart

Number 61, Summer 2015

Islam, islamisme, islamophobie

URI: https://id.erudit.org/iderudit/78833ac

See table of contents

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)
2369-2359 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Maillart, O. (2015). L’inquiétude à l’égard du pays. *L'Inconvénient*, (61), 14–16.

Tous droits réservés © L'inconvénient, 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'INQUIÉTUDE À L'ÉGARD DU PAYS

Olivier Maillart

Avant même de commencer à écrire sur la question de l'islam et de ses nombreux dérivés (le grand grammairien français Pierre Fontanier parlait de *polyptote*) : islamisme, islamisation, islamophobie, etc., on se sent pris d'une immense lassitude. Avant même les meurtres de caricaturistes et de Juifs (qui avaient eu en France des précédents), il y avait comme une saturation concernant ce sujet, saturation qui n'a pu que s'intensifier depuis le 7 janvier 2015. J'ai l'impression d'avoir déjà *tout lu, tout vu, tout bu* sur le sujet, comme Jacques Dutronc. Le malheur étant que, malgré l'avalanche de commentaires tous plus éclairés les uns que les autres, je ne me sens pas gagné par la lucidité. La presse, la télévision, les opinions que l'on peut lire sur Internet, tout cela s'additionne, les experts succèdent aux experts, les spécialistes aux spécialistes, les progressistes attitrés répondent aux réactionnaires patentés, les intelligents revendiqués répliquent aux naïfs habituels, les idiots utiles donnent la main aux imbéciles heureux, bref le spectacle s'organise, on manifeste, on colloque, on interpelle citoyennement. Tout cela n'aura en rien permis une meilleure compréhension de notre monde. Ce n'est pas le but. Il semblerait même, précisément, qu'il faille que le sens échappe, et que le Journalisme universel avait son rôle à jouer dans cette noble mission.

Alors, bien sûr, des idées sur l'islam et sur ses copains, l'islamisme, l'islamophobie, tout ça, j'en ai. Comme tout le monde, et pas plus originales. Je préférerais ne pas en avoir d'ailleurs, car, de nos jours, qui n'en a pas, justement ? Les rares fois où je sors de mon tonneau, je devrais aller promener ma lampe dans les rues à la recherche d'un homme qui n'a, pour une fois, aucune idée originale, ni même aucune idée tout court sur le sujet du jour. D'un être qui n'aurait jamais déposé aucun commentaire en bas d'un article sur Internet. De celui qui, garant sa mob alors qu'on braque sur lui la caméra pour lui demander ce qu'il pense de la nouvelle question capitale, répondrait simplement : « Ôte-toi de mon Solex. » Quel calembour lamentable… C'est vous dire où j'en suis.

Bien sûr, je peux observer, autour de moi, un certain nombre d'événements ou de manifestations liés à l'islam, ou plutôt : un certain nombre d'événements qui supposent systématiquement que l'on en dise qu'ils n'ont « rien à voir avec l'islam », un peu trop vite pour que ce ne soit pas suspect. Et la France qui change, d'inquiétante manière. Depuis les attentats (en fait même avant), j'imagine le pire, qui n'est pourtant pas sûr, simplement parce que c'est dans ma nature. Je redoute pour mon pays différentes fins catastrophiques, pour demain ou pour après-demain. L'astrologie est à la mode, les charlatans ont rebaptisé la chose, perspectivologie ou un truc comme ça, je ne sais plus. Il faudrait demander à Jacques Attali.

Allora, facciamo così : partons du 7 janvier 2015, attentats, assassinats ciblés, les gars de *Charlie Hebdo* (journal infect, soit dit en passant, et que je m'honore de n'avoir jamais acheté de ma vie), les flics qui les protégeaient, les pauvres Juifs qui faisaient leurs courses dans l'épicerie casher. Et puis les réactions, effrayantes, effarantes, touchantes aussi, parfois : les « Je suis Charlie », les « Je suis pas Charlie », les larmes des bobos, les cris de joie et les klaxons festifs dans les banlieues immigrées,

la manifestation du dimanche (il faisait très beau ce jour-là, avec une amie on a fait un tour dans le parc de Saint-Cloud : elle pensait qu'on était à la veille de la guerre civile, et s'étonnait de voir les enfants jouer, les papas courir, les chiens aboyer, les vélos rouler et les cerfs-volants s'envoler). Je n'ai pour ma part aucune interprétation brillante à offrir. Mon réflexe a été de relire *Chers djihadistes* de Philippe Muray (écrit au lendemain du 11 septembre 2001), et de me dire qu'il n'y avait pas une virgule à en changer. Par contre, en me fondant sur ce que j'entends, sur ce que je lis, je veux bien dessiner quelques avenirs possibles à la France. Comme je suis pessimiste (par raison, hein, comme Gramsci), ils sont assez sinistres tous les trois, mais ils ne font pas tous mal de la même façon. Et ils proposent chacun une image des rapports entre la France et l'islam, dans les prochaines années.

La première hypothèse, on l'appellera l'*hypothèse hollandaise*. En hommage non à la belle province batave, mais à notre président de la République, cette caricature vivante à la Daumier, ce bourgeois tout petit petit, si français, rusé mais pas intelligent et dont le monde s'accorde à reconnaître la nullité, lui qui rêve à sa propre réélection, selon son mot, « sur un malentendu ». C'est l'hypothèse de la confiance heureuse, celle qui croit qu'à force de marteler les « éléments de langage » adéquats (vivre ensemble, tolérance, pas d'amalgame, refus du fascisme, lutte contre l'exclusion), les choses s'arrangeront d'elles-mêmes, l'islam se dissolvant dans la grande tambouille de la fraternité républicaine. C'est l'attitude qui consiste, face à la tenace hostilité du réel, à croire que la pensée magique est suffisamment forte pour l'anéantir et congédier le risque de la catastrophe ; sans s'apercevoir que, si jamais le monde qu'elle rêve devenait effectivement réalité, il serait aussi abominable qu'un jardin d'enfants planétarisé. Quelques jours après les meurtres, le post-écrivain Olivier Adam exprimait admirablement cet idéal dans un texte paru dans *Libération*, intitulé « Quand Dieu n'existait pas ». Il se souvenait de sa jeunesse, dans les années 1980 (une époque que j'ai moi aussi connue, il ne doit pas être beaucoup plus vieux que moi). Un monde post-historique, post-chrétien, confortable. Un monde doudou, une vaste Suisse, un peu le Québec en somme. Où sans grand risque on « bouffait du religieux (curés imams rabbins tous dans le même sac), on se foutait des flics, de l'armée, de la nation, des fachos », où les derniers catholiques, méprisés mais tolérés, était « juste des sujets de plaisanteries ». Et puis, le pauvre Olivier, il les a vus revenir, les religieux. Et remontés, avec ça ! Pas commodes : barbus, arrogants. Lui qui pensait que c'était fini ! Que les vieux allaient mourir, et qu'on pourrait tous se rouler des cônes entre jeunes de toutes origines, de tous âges, jusqu'à la tombe ! Peinards ! Tranquilles ! Mais non. La baffe que ça doit être en permanence, le monde d'aujourd'hui, pour Olivier Adam. Et pourtant, il est comme Hollande, Olivier, il y croit encore. Car, comme tous les athées, il a la foi du charbonnier. Si jamais son rêve se réalisait, il y a des chances que le monde ressemble à ce qu'imaginait Muray (le fameux « Nous vaincrons parce que nous sommes les plus morts »). Ce n'est pas très engageant. C'est la première solution.

Deuxième hypothèse : l'*hypothèse zemmouriste* (du nom d'un éditorialiste génial que le monde ne nous envie pas). Cette fois, guerre totale. Les « Gaulois » (ou « Français de souche », ou « indigènes du continent européen », appelez-les comme vous voulez, de toute façon ce sera illégal) se dressent sur leurs ergots. Face à eux, les musulmans, ou assimilés comme tels, font de même. La France devient un Liban puissance mille, retrouve le génie de son histoire nationale, celle des guerres de religion (« le plus grand de tous les maux », nous prévenait pourtant Pascal, qui s'y connaissait question Mal), et c'est reparti ! Là, franchement, je commencerai par penser à ma survie, et à celle de mes proches. Je me féliciterai d'être en bonne forme physique et d'avoir de la famille en province. De ne pas avoir encore d'enfant. Je chercherai sans doute à me procurer une arme, et je regretterai de n'avoir jamais appris à m'en servir. Quand j'envisage cette perspective et que je regarde – dans la rue, dans le bus – ceux qui seraient appelés, qu'ils le souhaitent ou non, à devenir mes compagnons d'armes (les autochtones, ceux que leur couleur de peau désigne comme des « céfrans »), je me dis qu'on est vraiment mal barrés. Surtout avec les jeunes : se tireront tous au plus vite, à mon avis. Pas l'air d'avoir la fibre très patriotique, ni très résistante. À nouveau, me direz-vous, constante de l'histoire nationale… Je lisais récemment dans *Le Monde* que la grande joie de la jeunesse, en ce moment, c'était de monter des discothèques de plein air dans les stations de ski, des sortes d'Ibiza des sommets. On va pas retrouver les Français de l'an 2 avec une pareille bande de guignols… On risque même de se prendre une belle branlée. Enfin, avec un peu de chance, je mourrai avant ma femme.

Tout ça nous amène à la dernière hypothèse, appelons-la *soumissionnaire*. Celle que met en scène, sur le ton de la comédie, le dernier roman (fort bâclé, comme toujours à la remorque des sujets mis à la mode par le bavardage médiatique, sans qu'il soit malheureusement possible de dire que l'écrivain y

Il faisait très beau ce jour-là, avec une amie on a fait un tour dans le parc de Saint-Cloud : elle pensait qu'on était à la veille de la guerre civile, et s'étonnait de voir les enfants jouer, les papas courir, les chiens aboyer, les vélos rouler et les cerfs-volants s'envoler.

inventerait une forme capable d'en dire autre chose que ce que les médias en disent déjà) de Michel Houellebecq, sorti par un hasard macabre en même temps que les derniers attentats. Cette fois, la France se métamorphose complètement, et devient un État islamique. Après quelques troubles, tout rentre dans l'ordre, et plutôt d'heureuse façon (c'est toute l'ironie de l'ouvrage) : la sécurité est restaurée, de même que le plein emploi. Les femmes rentrent à la maison, les Juifs partent en Israël. Le citoyen consommateur peut jouir de tout, et notamment de plusieurs épouses. Tout juste doit-il se convertir, bien sûr. De nouveau, je tente de me poser la question avec honnêteté : si le choix offert au protagoniste se posait à moi, que ferais-je ? Je pense que je commencerais par me dire, très égoïstement, que je ne suis pas le plus emmerdé : je suis un homme (tant pis pour les femmes), hétérosexuel (tant pis pour les homos), catholique (tant pis pour les Juifs et les athées), autant dire que je ne serais pas le plus mal loti dans une République islamique. Mais il y a, tout de même, cette question de la conversion. J'ai peu de motifs de fierté dans la vie, mais il se trouve que, pour un certain nombre de raisons personnelles qui touchent à ma famille, à mes préférences esthétiques, à quelques valeurs morales, à d'autres choses encore, j'ai *plaisir* à être catholique. Et que je n'ai pas l'intention de changer de ce point de vue. Tout m'y pousse, pourtant (Houellebecq ne fait qu'amplifier une tendance déjà lourde de mon pays) : la presse progressiste, type *Télérama*, nous sort chaque été un dossier spécial sur les splendeurs de la civilisation andalouse, systématiquement opposée à la supposée barbarie du Moyen-Âge chrétien : n'importe quel historien sérieux vous expliquera que le Moyen-Âge n'était pas barbare et que le monde arabo-andalou, s'il était effectivement le fleuron d'une grande civilisation, ne correspond pas vraiment aux valeurs vivre-ensemblistes actuelles, rien n'y fait. Quand je pense que les mêmes ironisent volontiers sur la France coloniale qui faisait apprendre aux petits Africains « nos ancêtres les Gaulois », les voilà qui vantent de fort peu probables *racines musulmanes de la France*. L'Histoire s'écrit toujours au présent, hein… Cela dit, même du côté de la droite la plus extrême, il n'est plus rare d'entendre vilipender la gentillesse chrétienne (lire : faiblesse) pour mieux vanter le mythe de la virilité musulmane. Discours nietzschéo-nazi assez vieillot, qui ne semble pas bien connaître l'histoire du christianisme – ni l'organisation de nombre de sociétés liées à la religion musulmane. Quoi qu'il en soit, et bien que je n'aie vraiment rien d'un héros, je sens que le pas sera pour moi infranchissable. Parfois je repense, face à cette ultime hypothèse, à la fin de *Rhinocéros*, la pièce d'Eugène Ionesco. Vous savez : quand tous, à l'exception de Bérenger, se sont transformés, même celle qu'il aime. Eh bien, c'est assez ridicule, mais voilà, moi non plus je ne veux pas barrir, ni porter une peau dure et vert sombre. Je ne sais pas combien de temps cela me sera possible. Je me dis pour me consoler que j'aurai Mozart, Dante et Fra Angelico, tout le grand art catholique que je garderai comme un trésor secret, pour me tenir compagnie.

Arrivé au terme de mes trois hypothèses, je me rends compte que j'ai *encore* fait un plan en trois parties – même sorti de l'école, je ne peux pas m'empêcher de faire des dissertations (ça aussi, ça doit être très français). On l'aura compris, je n'ai fait qu'esquisser trois avenirs possibles, tous plus ou moins effrayants à mes yeux, qui mettent en jeu les rapports entre la France et l'islam au 21e siècle. Ils sont le fruit de lectures désordonnées, d'idées chapardées à droite et à gauche, de choses vues ou entraperçues. Je n'ai aucune certitude, simplement une douloureuse inquiétude, dont je sais bien qu'elle n'est pas partagée par beaucoup de monde (pour craindre que la France ne disparaisse, il faut savoir ce qu'elle est, ce qui élimine déjà la majeure partie de la population française). J'emprunte d'ailleurs le titre de mes divagations à un film japonais, *Yûkoku*, que l'écrivain Yukio Mishima tira d'une de ses nouvelles. Film bizarre, d'un *kitsch* fascisto-gay, mais je trouve magnifique que la langue japonaise dispose d'un terme qui puisse dire, en trois syllabes, cela : « l'inquiétude à l'égard du pays ».

À partir de la fin du 19e siècle, le Japon s'imposa à lui-même – autant qu'il se la vit imposer – une série de réformes qui transformaient en profondeur son mode de vie, qui s'attaquaient à ses valeurs, à son identité. De nombreux artistes, dont Mishima ou encore Junichiro Tanizaki (voir, par exemple, son extraordinaire *Éloge de l'ombre*), interrogèrent ce qu'était le Japon, ce que signifiait le fait d'être japonais, cette identité ayant été mise au défi par l'impérialisme occidental, par l'agressivité de la colonisation, par l'uniformisation exigée, et toujours plus largement obtenue, par la mondialisation capitaliste et les progrès de la technique. C'est cette violence que l'Europe a imposée au monde entier, ou presque, lors de son expansion coloniale. C'est cette violence qui lui est imposée, en retour et quelques décennies plus tard, par des moyens différents, avec l'arrivée massive d'immigrés sur son sol, obéissant à d'autres mœurs, vivant selon une autre historicité. La situation de l'islam, en France, n'est qu'un épiphénomène d'une situation bien plus large, qui combine la perte de substance de toute une civilisation (et peut-être du monde entier, auquel elle aurait alors inoculé son poison) et les réactions violentes des populations encore traditionnelles qui se voient niées dans leur essence même, réactions qui témoignent du fait qu'elles sont à leur tour entraînées dans la modernité qu'elles croient pourtant combattre.

Mais il est temps de conclure. Lorsque je vois la manière dont le Japon s'est interrogé sur son identité, s'est transformé et est parvenu, malgré tout, à demeurer une civilisation à nulle autre pareille, mon cœur reprend confiance. Je considère alors la France, et je cherche les œuvres d'art qui témoigneraient, à leur tour, d'une capacité identique à ressaisir l'essence de cette civilisation qui fut l'une des plus belles et des plus raffinées de toute l'histoire des hommes. Je ne suis pas certain, je le crains, d'en trouver.

Tout cela n'est guère réjouissant, me direz-vous. Mais, après tout, pourquoi cela devrait-il l'être ? ■